

La Réponse de l'Allemagne

La réponse de l'Allemagne aux Etats-Unis est un lourd monument de duplicité, de cynisme et d'impertinence. Gardons-nous de croire qu'elle ne dit rien. Elle en dit long sur les desseins de l'Allemagne. Le président Wilson avait mis nettement l'empereur Guillaume en demeure de respecter « les droits des neutres et les privilèges sacrés des non-combattants », au nom des principes supérieurs d'humanité. L'Allemagne répond par un odieux marchandage.

Nous allons vous faire une concession, dit-elle. Les navires marchands ne seront pas coulés « sans avertissement et sans que les vies humaines soient sauvees », à moins qu'ils ne tentent de s'échapper ou de résister. Mais à une condition : c'est que les Etats-Unis oblièrent l'Angleterre à respecter le commerce des neutres avec l'Allemagne. L'Angleterre n'a la maîtrise des mers ? Qu'elle y renonce, et nous remercions à cœur des innocents.

L'Allemagne ne fait pas un pas dans la voie de la conciliation. Elle s'en tient, avec un jeu compliqué de circonlocutions pesantes et d'arguments dilatoires, à ses promesses antérieures. Elle ne concède rien et ne veut rien concéder. Mais elle ajoute à ses refus un réquisitoire contre l'Angleterre, dont elle avait discrètement esquissé le thème dans des Notes précédentes. Au lieu de se défendre, elle attaque, avec l'impudence qu'elle apporte dans toutes ses agressions.

La guerre sous-marine « à l'allemande » n'est qu'une mesure de représailles contre l'Angleterre qui, « faisant abstraction de toutes les lois internationales, a étendu cette terrible guerre aux vies et aux biens des non-combattants ». Guillaume accusé se fait accusateur. Il n'y a aucune assimilation possible. Il le sait bien, entre les obstacles élevés contre le commerce de l'adversaire et le torpillage implacable et aveugle de bateaux marchands, entre la guerre de défense économique et l'assassinat. Mais il faut payer d'audace.

Le président Wilson avait déjà répondu

à un essai de cette thèse hypocrite. Le gouvernement des Etats-Unis ne saurait discuter la politique du gouvernement anglais si ce n'est avec ce gouvernement lui-même. Mais l'Allemagne a tout oublié, et elle n'a rien appris. Elle tend cette fois le piège avec une insolente précision. Compliquer les rapports des Etats-Unis et de l'Angleterre, introduire dans le jeu de leurs relations un élément d'inquiétude, de défiance, une ombre de dissentiment, quel rêve !

La partie est belle à jouer. Le président Wilson, faisant le jeu de l'Allemagne, s'emploierait pour elle auprès de la Grande-Bretagne afin d'obtenir le retrait du blocus ! Voilà le marchandage osé, disons le mot, le chantage que Guillaume ose pratiquer, et avec assez de clarté cette fois pour qu'on y trouve un parti pris d'ironie, d'insolence qui sera cruellement ressenti à Washington.

Quelles que soient l'infatuation et l'impudence de la diplomatie allemande, elle ne saurait se faire illusion sur les résultats de cette agression verbale. Le président Wilson est mal récompensé de sa longue patience. On lui demande une complexité honteuse, son adhésion à une intervention de rôles. L'Angleterre deviendrait l'ennemi du genre humain, l'Allemagne la protectrice des neutres et des non-combattants. La paix même, demandée par l'Allemagne, serait refusée au monde par les alliés.

La manœuvre est grossière. Elle n'abusera personne : elle blessera au vif les Etats-Unis. Déjà les organes de l'opinion réclament du gouvernement, en réponse à cette bravade à la fois cauteleuse et impudente, une décision énergique, sans hésitation ni retard. La réponse de Guillaume a été rédigée à l'usage de l'Allemagne, pour montrer qu'elle a mis dans la guerre sous-marine ses dernières espérances, et qu'elle n'y renoncera pas. Elle ne constitue à l'égard des Etats-Unis qu'un outrage de plus. Ce sera le dernier avant la rupture.

Paul BERTHELOT.

M. Wilson considérerait que l'Allemagne a cédé

Washington, 7 mai. — Les personnes qui approchent de près le président Wilson déclarent qu'il considère la discussion sous-marine comme close, et qu'aucun commentaire ne sera fait officiellement sur la Note avant que son texte exact n'ait été reçu par le département d'Etat.

On affirme déjà que le gouvernement ne fera aucune réponse à l'Allemagne. Il se pourrait que M. Lansing fit une déclaration en public, et fit constater que le gouvernement allemand a cédé. En dehors de cela, on ne croit pas qu'une action officielle soit décidée, à moins que l'Allemagne ne viole ses promesses.

Wilson va consulter les Commissions paritaires

New-York, 7 mai. — Le président consultera les principaux membres des commissions des affaires étrangères des deux Chambres aussitôt que possible. Si une rupture immédiate n'a pas lieu, l'Allemagne devra apprendre au cours d'un prochain discours amènera automatiquement la rupture des relations diplomatiques.

La position du président est particulièrement raide. C'est du fait que la presse et le public britanniques mandent l'ouverture des hostilités avec l'Allemagne.

Un Congrès, on juge la Note « verbuse et non satisfaisante »

Washington, 7 mai. — « Verbose et non satisfaisante », tel est le verdict général des membres du Congrès sur la réponse allemande à la Note de M. Wilson.

Un membre du Congrès a déclaré : « Elle est à l'usage de l'Allemagne, et à moins que M. Bernstorff n'ait des instructions qui la modifient matériellement, nous nous trouverons bientôt en guerre avec l'Allemagne. »

La Majorité de l'Opinion américaine hostile à la Note allemande

New-York, 7 mai. — La grande majorité de l'opinion et de la presse américaines désapprouvent la réponse allemande. Sur 36 journaux notables des Etats-Unis, 69 ou bien désapprouvent la réponse ou bien demandent la rupture. 23 approuvent la réponse, 13 ne se prononcent pas, attendant de voir la façon dont l'Allemagne exécutera ses promesses.

Parmi les désapprouvateurs se trouvent les plus importants organes et les plus sérieux. Parmi les approbateurs, on relève la présence du « New-York Sun » et un certain nombre de germanophiles notoires ou à la solde de l'Allemagne.

On remarque parmi les indécis certains journaux des régions habitées par un pourcentage important d'Allemands. Pour des personnalités américaines autorisées, il ne fait aucun doute que l'Allemagne s'est moquée des Etats-Unis.

L'impertinence et le ton presque insolent de la réponse n'a, disent-elles, d'égal que son cynisme, et dans tous les milieux aussi bien que dans la presse, on ne manque pas de relever qu'elle constitue un affront pour les Etats-Unis.

L'obligation que l'Allemagne fait aux Etats-Unis d'obtenir la cessation du blocus anglais est considérée comme une nouvelle menace sous condition ; la fin comminatoire équivaut à un refus.

L'opinion de la presse, déclarant que les Etats-Unis ne peuvent pas demander à l'Angleterre de cesser le blocus déterminé nettement quelle sera la réponse réelle de l'Allemagne, puisque le fait de l'abandon du blocus est la condition « sine qua non » du coulage avec avertissement et sauvetage des vies.

M. Wilson peut donc envisager comme une perspective imminente sa prochaine décision. On se demande s'il se laissera aller à considérer cette fois-ci comme certains le prétendent ce matin, que « la probabilité de rupture est élevée quant à présent, d'autant plus que l'opinion publique et la presse préconisent le président que « il veut voir dans la réponse allemande seulement une promesse d'abandon des actuelles méthodes sous-marines, une décision présidentielle temporaire devra être justifiée par les faits. »

(Voir d'autre part l'opinion de la presse américaine et celle de la presse allemande.)

Bernstorff recevrait ses Passaports

New-York, 7 mai (source anglaise). — Le gouvernement serait très ennuyé des conditions posées par l'Allemagne et pour l'observation continue de ses promesses de respecter les lois de l'humanité.

On s'attend à ce que Bernstorff reçoive ses passeports dans quelques jours, peut-être mardi.

En tout cas, le gouvernement ne tend pas à discuter avec l'Allemagne sa politique à l'égard de la Grande-Bretagne.

L'opinion publique considère que la Note servira tout au plus à retarder la rupture des relations diplomatiques.

Mexicains de Villa surpris par les Américains

Washington, 7 mai (officiel). — Un détachement de cavalerie américaine a surpris une force supérieure de partisans du général Villa ; quatre-vingt Mexicains ont été tués et de nombreux autres ont été blessés. Les Américains n'ont éprouvé aucune perte.

Les Troubles de Dublin

Les Insurgés condamnés aux Travaux forcés

Dublin, 7 mai. — Plusieurs rebelles ont été condamnés à mort, mais leur peine a été commuée en celle des travaux forcés.

Londres, 7 mai. — La comtesse Markiewicz a été condamnée à mort par le conseil de guerre de Dublin, mais la peine a été commuée en emprisonnement à vie avec travaux forcés.

Le Zeppelin du Slesvig

COMMENT LE ZEPPELIN EXPLOSA

Copenhague, 7 mai. — Le vapeur « Svea » a observé près d'Hornsrev (côte occidentale du Jutland), le zeppelin « L-7 », qui était chassé par quatre torpilleurs anglais. Le zeppelin est tombé à la mer, et a fait explosion avant que le « Svea » ait pu l'atteindre. Le vapeur s'approcha et constata qu'il n'y avait personne sur les débris du zeppelin.

L'Equipage du « L-20 » interné

Christiansia, 7 mai. — Les hommes formant l'équipage du « L-20 », ayant refusé de donner leur parole d'honneur de ne pas tenter de s'évader, ont été internés et sont étroitement surveillés.

Ils seront probablement transférés à la forteresse de Christiansund.

SUR MER

Un Sous-Marin allemand attaque un Navire dans la baie de Biscaye

Londres, 7 mai. — Le navire « Clan-Macfadyn », arrivé hier matin à Tilbury, fut attaqué dans la baie de Biscaye par un sous-marin qui lui causa de graves dommages à la cheminée et à plusieurs chaloupes.

Un Vapeur espagnol recueille l'Equipage d'un Voilier français torpillé

Villagarcia, 7 mai. — Le vapeur espagnol « Venceslavo », venant d'Angleterre, a mouillé dans notre port pour y débarquer dix-huit officiers et marins du voilier français « Marie-Joséphine », torpillé dans des canots. Les Français ont déclaré que le 3 mai ils avaient rencontré un sous-marin allemand, qui leur accorda un quart d'heure pour quitter le bord, après quoi il coula leur bateau. Dix-huit heures après, le « Venceslavo » les recueillait.

La Commémoration du Torpillage du « Lusitania » aux Etats-Unis

New-York, 7 mai. — C'est aujourd'hui qu'est célébré à New-York et dans les autres villes des Etats-Unis l'anniversaire du torpillage du « Lusitania ». Le comité de défense des droits américains, composé des notabilités des villes principales, organise des meetings pour examiner et discuter les dangers que font courir à l'idéal national des Etats-Unis les prétentions de l'Allemagne.

Le comité condamne le but poursuivi par les puissances germaniques, et qualifie de barbares leurs méthodes de guerre. Des survivants du « Lusitania » prendront la parole.

Le Zeppelin de Salonique

Salonique, 7 mai. — Le zeppelin abattu hier était le « L-Z 55 » ou « 83 ». Deux hommes de l'équipage ont été trouvés carbonisés.

Salonique, 7 mai. — La première impression en voyant le zeppelin abattu est celle d'une gigantesque masse d'acier étendue sur le sol. En approchant, on distingue fort bien l'achèvement des courbes tordues par le feu.

Le zeppelin était une fort belle unité aérienne, comportant huit moteurs couplés en deux nacelles, une troisième nacelle centrale avec passerelle la reliant aux deux autres. Il mesurait environ 130 mètres de long. On vient de découvrir le pavillon de guerre du zeppelin roulé et caché sous les roseaux. C'est un grand pavillon à fond blanc frappé d'une large croix noire à fleurs doubles, écusonné au centre d'un aigle impérial, et portant à l'angle supérieur gauche les couleurs nationales allemandes chargées de croix de fer.

La carcasse du zeppelin, en trois ou quatre tronçons, va être amenée à Salonique.

L'INTERROGATOIRE DE L'EQUIPAGE

Salonique, 7 mai. — Selon l'interrogatoire des prisonniers du zeppelin, il paraît certain que les douze Allemands capturés composaient tout l'équipage. On avait réduit le personnel au minimum pour augmenter la charge d'explosifs et à cause de la longueur du trajet, le zeppelin venant de Temesvar (Hongrie).

L'impression générale de l'interrogatoire est que l'équipage a été très surpris de l'importance et de la perfection des mesures de défense aérienne à Salonique. L'air immédiatement aveuglé par les projecteurs et criblé par l'artillerie, a été mis dans l'impossibilité absolue de lancer des bombes et de se diriger.

L'AMIRAL DE ROBECK CONFIRME LA PRISE DU ZEPPELIN

Londres, 7 mai. — Le vice-amiral de Robeck confirme que les survivants de l'équipage du zeppelin descendu près de Salonique et comprenant 4 officiers et 8 hommes, ont été faits prisonniers.

LE COLONEL BONNIER CHEZ LE ROI DE GRECE

Athènes, 7 mai. — Le colonel Bonnier, chef des services d'intendance de l'armée d'Orient et ancien membre de la mission militaire française en Grèce, a été reçu en audience ce matin par le roi Constantin. L'entretien a été particulièrement cordial. Le souverain ayant toujours marqué en effet une grande bienveillance pour le colonel Bonnier. La conversation aurait porté sur les moyens de ravitailler l'armée grecque de Macédoine.

Selon certains renseignements, le colonel Bonnier, qui revient de Paris, a été interrogé par le roi Constantin sur la situation des armées à Verdun, et ses déclarations auraient fait grande impression sur le souverain qui n'aurait pas caché son opinion que les opérations engagées sur la Meuse auraient une répercussion sur l'ensemble des théâtres de la guerre.

Le Ministère monténégrin

A la suite de la récente démission du président du conseil monténégrin, on a annoncé déjà il y a quelques jours, la constitution — aussi-tôt démentie — d'un nouveau ministère. Un de nos confrères publie aujourd'hui une information d'après laquelle ce ministère serait nommé.

Il résulte des renseignements pris dimanche matin au secrétariat général du gouvernement, que S. M. le roi du Monténégro n'a signé aucun ukase nominatif de nouveaux ministres. Il n'y a donc encore rien d'officiel en ce qui concerne la constitution du cabinet. L'ancien ministère est toujours en fonctions.

644^e JOUR DE GUERRE

Communiqués officiels français

Du 7 Mai (15 h.)

AU SUD DE LA SOMME, les Allemands, après une intense préparation d'artillerie, ont prononcé dans la soirée d'hier une attaque sur nos tranchées AU SUD DE LIRON. Arrêtée par nos tirs de barrage, l'attaque s'est dispersée avant d'avoir atteint nos fils de fer.

DANS LA REGION DE VERDUN, la nuit n'a été marquée que par le bombardement continu et violent de la région de la COTE 304 et du secteur HAUDROMONT-FERME-THIAUMONT.

AU SUD DE SAINT-MHIEL nous avons repoussé une forte reconnaissance ennemie qui tentait d'enlever un de nos petits postes à l'est de BISLÉE.

EN LORRAINE, nous avons surpris une patrouille qui avait franchi la Saïlle aux environs de Lanfroicourt (sud-est de Nomény); quatorze prisonniers ont été ramènés par nous.

Au cours de la bourrasque d'avant-hier, une vingtaine de nos ballons captifs ont rompu leurs amarres.

Quelques-uns ont été emportés dans les lignes allemandes, d'autres sont venus tomber dans les lignes françaises. La plupart des observateurs ont pu descendre dans nos lignes en faisant usage de leur parachute.

On est sans nouvelles de quelques-uns, qui ont été entraînés dans la zone ennemie.

Du 7 Mai (23 h.)

Sur la RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, le bombardement extrêmement violent qui dure sans arrêt depuis deux jours dans la région de la cote 304 a été suivi aujourd'hui d'une forte attaque allemande appliquée sur notre front entre la cote 304 et le Mort-Homme. L'ennemi après des efforts répétés a pénétré dans un boyau à l'est de la cote 304. Partout ailleurs, il a été repoussé avec des pertes sérieuses infligées par nos feux de mitrailleuses et le tir de nos batteries qui bombardent énergiquement les lignes allemandes.

Sur la RIVE DROITE, après une intense préparation d'artillerie, les Allemands ont prononcé plusieurs attaques successives sur nos tranchées entre le bois d'Haudromont et le fort de Douaumont. Dans la partie ouest du front d'attaque, l'ennemi a pris pied sur une longueur de cinq cents mètres environ dans nos éléments de première ligne. Au centre et à l'est, toutes ses attaques ont été bristées.

En WOEVRE, grande activité de l'artillerie dans les secteurs du pied des côtes de Meuse.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front en dehors de la canonnade habituelle.

L'ATTAQUE DE LA COTE 304

Paris, 7 mai. — Une fois de plus, le kronprinz a envoyé ses divisions à l'attaque des positions françaises autour de Verdun.

Depuis mercredi après-midi, des combats terribles se sont livrés autour de la cote 304, à la gauche du Mort-Homme, et l'une des positions capitales de la première ligne française sur la rive ouest de la Meuse. Les Allemands, mercredi, jeudi et vendredi, ont attaqué en grande force, mais jusqu'ici ils n'ont réussi qu'à prendre pied en un ou deux saillants insignifiants des tranchées françaises sur les pentes nord de la cote 304.

Un officier d'état-major, décrivant les attaques de mercredi, disait que ce furent les plus opiniâtres que les Allemands aient encore déclanchées sur la rive ouest du fleuve, et qu'elles égalèrent en intensité les luttes engagées en février et en mars devant Douaumont et Vaux.

Il n'y a aucun doute que les Allemands aient préparé cette attaque depuis le 19 avril, date à laquelle ils eurent à subir leur dernier échec sanglant tout le long du front français, depuis Haucourt jusqu'à Cumèrès.

LES PREPARATIFS DE L'OFFENSIVE

Le premier signe indiquant l'intention allemande de reprendre une offensive active se témoigna au début de la semaine sous la forme d'une pluie d'obus persistante et terrible sur la cote 304 et le Mort-Homme.

Dans la nuit de mercredi, le bombardement atteignit un degré d'intensité que les officiers d'artillerie français ayant assisté à toute la bataille disent n'avoir jamais été égalé jusqu'à ce jour. Les Allemands firent un usage considérable d'obus lacrymogènes et à gaz empoisonnés, tandis que des projectiles chargés d'explosifs puissants houlèrent sur les tranchées et détruisaient ceux qu'aux abris les plus profondément creusés.

Dans l'après-midi de jeudi, leur infanterie s'avance à l'attaque d'une série de tranchées françaises formées en angle aigu du côté du village de Malancourt. Dans la nuit de mercredi, et sous le couvert de leur bombardement, six régiments prussiens environ avaient été massés le long de la route Montfaucon-Cuisy-Malancourt. C'étaient toutes des troupes fraîches, et d'après les plaques d'identité trouvées sur les morts et les prisonniers, il est prouvé qu'aucun d'eux n'avait encore pris part à la bataille de Verdun.

L'artillerie française commença les feux de barrage habituels qui, si souvent, ont démontré qu'ils suffisaient seuls à mettre en échec les assauts allemands.

Cette fois-ci, cependant, les officiers allemands étaient résolus à pousser les hommes en avant, même en face des pertes les plus meurtrières et aussi au fur et à mesure qu'une ligne grise, massée et dense chancelait, hésitait, s'éclaircissait et, finalement, tombait en morceaux de cadavres et de mourants sur les pentes de Malancourt, des régiments frais étaient envoyés en avant, et le front d'attaque allemand, ébranlé, se reformait pour lutter sur une autre centaine de mètres.

Une ou deux compagnies prirent pied dans leurs sapes avancées, mais elles ne purent aller plus avant.

BOMBARDEMENT FURIEUX

Dans la nuit de jeudi, le bombardement des positions françaises recommença, et vendredi l'ordre fut envoyé d'abandonner certaines parties des lignes du front fran-

çais sur les pentes nord de la cote 304. C'était la seule chose à faire, car le bombardement allemand avait comblé toutes les galeries de communication, et avait bouleversé tous les parapets de sacs de sable habituellement établis. Il fut donc inutile de sacrifier des existences pour tenter de tenir ces positions.

Les canons français, toutefois, se livrèrent à un tir de barrage si infernal que les Allemands furent mis dans l'impossibilité complète de quitter le couvert de leurs propres tranchées et de tirer avantage du repli des Français.

La cote 304 est entourée sur ses pentes nord et ouest d'un rideau de pins vigoureux, les bois n'étant nulle part plus larges que de cent mètres. Dans la nuit, les troupes allemandes, qui avaient auparavant pendant le jour tenté de déboucher de Malancourt, essayèrent d'atteindre les pentes de la cote 304 sous la protection de ce bois. Elles furent rapidement découvertes et chassées à la pointe de la baïonnette par les Français.

L'ECHEC DU KRONPRINZ

Le kronprinz, malgré ses efforts désespérés de ces trois derniers jours, n'a pu sur aucun point prendre pied dans la ligne principale de défense des Français, et l'état-major français est absolument confiant que cette dernière attaque contre la cote 304 aura le même sort que les autres.

Les Allemands ont dû faire usage de 30,000 hommes de troupes fraîches dans les attaques de jeudi et vendredi, et leurs pertes ont dû atteindre au moins la moitié de ce nombre.

Le Général Nivelle

Paris, 7 mai. — Le général Nivelle, dont il est permis aujourd'hui de dire qu'il a succédé au général Pétain à la tête de son armée — celui-ci ayant reçu sur l'ensemble du front affecté par la bataille de Verdun un commandement encore plus important, — est né le 15 octobre 1856 à Tulle (Corrèze).

Le général Nivelle, qui commande dans la région du Mort-Homme, est un ancien polytechnicien appartenant à l'artillerie. Il a fait partie du corps expéditionnaire de Chine en 1900, et a passé en Algérie la plus grande partie de sa carrière. Au début de la guerre, il n'était encore que colonel du 58^e régiment d'infanterie.

Il fut nommé général de brigade le 24 octobre 1914, commanda par intérim la 6^e division d'infanterie le 22 février 1915, puis promu divisionnaire le 23 décembre 1915, il reçut le commandement du 3^e corps d'armée.

Il a été cité à l'ordre du jour de l'armée comme colonel, le 19 décembre 1914, dans les termes suivants :

« Chef de la plus grande valeur militaire. S'est distingué au feu les 9, 10 et 19 août. Le 9, l'un de ses groupes fait évacuer le village par l'ennemi. Porté le 10 à l'aile gauche avec deux groupes, arrêté par le feu de ses pièces plusieurs attaques. Le 19, participe avec deux groupes à l'attaque d'un village, puis à l'attaque d'une division. Un groupe entier d'artillerie allemand sur lequel il a tiré le 19 a été trouvé le 21 au matin abandonné sur le champ de bataille. »

Le général Nivelle a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 avril 1915.

LA NOTE ALLEMANDE

Les Journaux américains

New-York, 7 mai. — Tout en étant unanimes à déclarer que la réponse de l'Allemagne ajourne la rupture des relations, les dépêches de Washington aux journaux du matin trahissent un vif ressentiment pour ce que cette promesse d'arrêter la campagne sous-marine renferme de blessant.

Toutes déclarent que le gouvernement ne mènera jamais la question de la guerre maritime meurtrière de l'Allemagne avec celle des critiques que les Etats-Unis peuvent avoir à formuler au sujet des entraves apportées par la Grande-Bretagne au commerce neutre.

Le New-York Herald dit qu'il y a deux choses que le président Wilson peut faire : l'une est de rompre immédiatement les relations diplomatiques, l'autre est d'attendre et de voir.

Il n'y a pas à attendre longtemps, dit-il, le seul moyen de couper court aux difficultés consiste pour l'Allemagne à renoncer à l'emploi illégal de sous-marins. Comme elle ne le fera pas, et que la rupture semble en être la conséquence inévitable, il vaudrait peut-être mieux que la rupture se produisît immédiatement.

Le New-York Herald qualifie la réponse de l'Allemagne d'arrogante, d'insolente et d'outrageante.

Le Journal du commerce de New-York trouve que la réponse allemande constitue presque une crise de nerfs féminine lorsqu'elle parle de la Grande-Bretagne et des faveurs accordées à la Grande-Bretagne par les Etats-Unis.

La Tribune déclare que le président Wilson n'a qu'une chose à faire : rompre les relations sans retard ni hésitation.

Le Président, dit-elle, devrait rappeler l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin et exipeler le comte Bernstorff dans son pays ; voilà des choses qui ne souffrent aucun retard.

Le Chicago Herald écrit : « Pendant qu'elle déclare à cor et à cri qu'il est impossible de partir en guerre contre la flotte britannique, s'il est nécessaire afin d'empêcher que des femmes et des enfants soient affamés, affamer des femmes et des enfants, c'est exactement ce qu'a fait l'Allemagne pendant le siège de Paris; mais alors, les femmes et les enfants affamés n'étaient pas Allemands. »

La Free Press de Détroit dit : « Dimanche est l'anniversaire de la destruction du Lusitania. Que compte faire le président Wilson à la veille de cet anniversaire ? »

Du New-York Evening Telegram : « Les points de vue des deux pays sont si éloignés qu'une plus longue discussion serait une pure perte de temps. L'Allemagne cède, mais à une telle condition que l'accepter signifie un jour pour nous la guerre avec les alliés. »

Du New-York Evening Post : « La Note allemande est inconvenante; elle accorde ce que demande l'Amérique, mais de mauvaise grâce, seulement à condition que nous nous engageons à réussir un truc diplomatique impossible. »

Du New-York Sun : « C'est simplement une répétition de la vieille demande de l'Allemagne que nous fassions cause commune avec elle contre l'Angleterre pour forcer celle-ci à abandonner ses avantages sur mer. »

Du Register (Newhaven) : « La Note allemande est conçue dans une forme qui est bien loin d'être celle que nous avions demandée. »

Les Journaux allemands

Genève, 7 mai. — La Gazette berlinoise de Midt écrit : « La déclaration du chancelier à la commission du budget du Reichstag a donné satisfaction à presque tous les partis, qui ont reconnu sans exception que le gouvernement impérial avait fait tout le possible pour maintenir intact l'honneur de l'empire, tout en évitant le conflit si le président Wilson lui-même ne le cherche pas. »

Les « Dernières Nouvelles de Munich » disent : « L'espérance que nourrissaient nos adversaires d'une rupture entre l'Allemagne et les Etats-Unis est une fois de plus profondément déçue. »

Le journal constate que la nouvelle concession allemande n'est pas due au fait qu'elle reconnaît valables les raisons américaines, mais simplement « par amour de la paix. »

L'obligation où se met l'Allemagne d'observer les principes du droit des gens, même dans la zone de guerre, est une lourde concession qui crée une extraordinaire difficulté à notre action sous-marine; c'est pourquoi elle est faite sous condition, et c'est la première fois qu'on voit dans le conflit germano-américain une condition officiellement et solennellement posée.

Il faut que M. Wilson abandonne son attitude anti-neutre et obtienne la liberté des mers, c'est-à-dire la libération de la navigation neutre.

Le journal est convaincu que cette Note, ayant été rédigée pour ainsi dire en présence de l'ambassadeur américain, lequel se tenait en relations télégraphiques constantes avec son gouvernement, est d'avance acceptée par l'Amérique, et que cette dernière est donc prête à reconstruire avec l'aide de l'Allemagne le droit international.

La Gazette de Francfort pense que la réponse de l'Allemagne à la Note des Etats-Unis produira un effet désencourageant parmi les alliés, où la rupture de l'Allemagne et des Etats-Unis était considérée comme inévitable.

La Gazette estime que le danger d'un conflit avec les Etats-Unis a été beaucoup diminué par la Note allemande, malgré le danger de conflits futurs.

Wolff corrige les Tex'es

Londres, 7 mai. — Le texte en anglais transmis par radio à l'ambassade d'Allemagne à Washington disait : « Le gouvernement allemand ne doute pas que le gouvernement des Etats-Unis ne demande et n'insiste maintenant pour que le gouvernement britannique observe désormais les règles du droit international. » Le gouvernement allemand, craignant sans doute que ce ton paraît trop dur aux neutres, l'agence Wolff, dans le texte en français qu'elle a communiqué aux journaux suisses, a ainsi modifié ce passage : « Le gouvernement allemand ne doute pas que le gouvernement des Etats-Unis demandera énergiquement au gouvernement britannique et obtiendra de lui le respect — immédiat — des formes du droit international. »

C'est Guillaume qui a écrit la Note

Amsterdam, 7 mai. — Il est généralement admis par les journaux allemands que la note a été écrite entièrement par le kaiser.

* DEPECHE DE LA NUIT

LA FLOTTE BOCHE S'ENTRAINE DEVANT VERDUN

Copenhague, 7 mai. — On signale qu'une flotte de Kiel a fait des évolutions dans la Baltique, et que, spécialement pendant la nuit, de violentes canonades se font entendre. Les exercices de la flotte allemande ont souvent été pris pour des combats par ceux qui de loin entendaient les détonations. Il est compréhensible que les escadres ne puissent s'éterniser dans un port sans s'exercer et sans tirer; faute de manœuvres, la valeur militaire de leur personnel baisserait rapidement. Pour ses manœuvres, la flotte allemande choisit la Baltique, où elle ne risque pas de rencontrer une flotte supérieure.

Le Reichstag et le Tabac

Amsterdam, 7 mai. — L'impôt sur le tabac proposé au Reichstag par M. Hefferich, continue à être l'objet des plus vifs débats. La commission des impôts du Reichstag a commencé le 4 mai sa première lecture du projet. Le secrétaire d'Etat aux finances de l'empire, M. Hefferich, a invité le Reichstag à ne pas se laisser égarer par l'opinion des cercles intéressés. La situation économique de l'empire exige expressément de nouvelles recettes, et les gouvernements fédérés attachent la plus grande importance à l'acceptation du projet.

Impôts et Taxes boches

Berne, 7 mai. — La commission permanente du Congrès du commerce allemand a délibéré à Berlin, les 2 et 3 mai, sur les nouveaux projets d'impôts. Elle a combattu les aggravations apportées par la commission du budget du Reichstag au projet d'impôt sur les bénéfices de guerre présenté par le gouvernement. Elle a combattu également le projet d'impôt sur le chiffre d'affaires et le mouvement des marchandises accepté par la commission des impôts au Reichstag. Pour ce qui concerne l'élevation des taxes postales et télégraphiques, la commission du Congrès du commerce l'accepte, mais sous réserve des objections de principe, qu'elle a déjà faites et en réclamant que cette nouvelle imposition disparaît après la guerre.

Un Premier Bilan

Turin, 7 mai. — A Leipzig, à la fin de janvier, eurent lieu deux émeutes causées principalement par le manque de beurre. La première éclata le 21 janvier à neuf heures du soir dans le Neue-Markt. Dans le conflit survenu avec la police, on a eu à déplorer deux morts et quarante blessés. La deuxième émeute eut lieu le 29 janvier, à huit heures du soir, dans la Grimsehe-Strasse avec un mort et une trentaine de blessés.

A Berlin, des émeutes eurent lieu le 19, le 25 et le 26 janvier et les 3, 5, 14 et 22 février. Le 19 janvier, sur l'Alexandrien-Platz, il y eut dix morts et trente blessés. Le 25 à Keppenicker-Strasse, on compta quatre morts et un grand nombre de blessés. Le 31 janvier dans la Hobe-Strasse, on eut huit morts et cinquante blessés. Le 3 février, sur la Postdammer-Platz, un mort et huit blessés. Le 5 février, vingt-quatre blessés dans Friedrich-Strasse. Le 14 février, deux morts et trente-huit blessés à Unter-den-Linden. Le 22 février, quarante blessés à la suite d'une émeute dans les environs du Jardin zoologique.

Emeutes à Presbourg

NOMBREUSES VICTIMES

Pétrograd, 7 mai. — Des renseignements venant d'Autriche dépeignent la situation intérieure de l'empire dualiste sous des couleurs assez noires. On signale une grave révolte à Presbourg où la population ameutée a attaqué les casernes. Les escarmouches entre les habitants et la troupe ont duré plusieurs heures. Une trentaine de soldats et plusieurs centaines de citoyens ont été tués ou blessés. La révolte a été provoquée par la sanglante répression infligée aux troupes hongroises, qui refusaient obstinément de marcher en Allemagne et aux Balkans.

Le Vapeur allemand capturé aux Canaries cherchait à s'échapper

Madrid, 7 mai. — Le président du conseil, comte de Romanones, a fait les déclarations qu'on attendait touchant la capture par un croiseur anglais du paquebot « Telde », près du port de Santa-Cruz-de-Ténériffe. « Le paquebot allemand, a-t-il déclaré, a été capturé à dix milles du port, alors que la limite des eaux territoriales est seulement de 3 milles. Le croiseur anglais qui l'a capturé était par conséquent dans son droit et il ne peut y avoir à ce sujet aucune espèce de réclamation de qui que ce soit. »

Puisque le bateau allemand se trouvait à une distance aussi grande, ainsi que le déclare le président du conseil, c'est donc que toutes les explications qu'on avait essayées de donner précédemment touchant un accident possible causé par la rupture des amarres, étaient fausses. En réalité, le navire allemand cherchait tout simplement à quitter le port et prendre la mer. Ce n'est pas la première tentative de ce genre. On se souvient que des navires allemands ont essayé de s'échapper des ports américains où ils étaient réfugiés depuis le début de la guerre, tels que Astoucton, le « Turpin » et d'autres.

Le « Rio-Branco » a bien été torpillé

Rio-Janeiro, 7 mai. — M. Laure Muller, ministre des affaires étrangères, a reçu un télégramme du ministre à Brésil à Londres annonçant que l'équipage du « Rio-Branco » confirme que le navire a été torpillé par un sous-marin allemand qu'on suppose être le « U. 28 ».

Une grosse Note

Londres, 7 mai. — On mande de New-York que cinq nouveaux procès ont été intentés à la Compagnie Cunard à la suite de la perte de la « Lusitania ».

Les dommages-intérêts dans les derniers procès se montent à 3 millions 750,000 francs.

DEVANT VERDUN

Deux formidables Bombardements DEUX VIOLENTES ATTAQUES

Paris, 7 mai. — La bataille redouble d'intensité devant Verdun. L'action, localisée ces derniers jours à la rive gauche de la Meuse, s'est étendue aujourd'hui à la rive droite.

A l'ouest de la Meuse, d'abord, l'ennemi qui bombardait depuis quarante-huit heures sans discontinuer et avec une intensité jamais égalée encore nos positions de la cote 304, a lancé dans la journée du 7 mai de violentes attaques massives sur notre front, entre la cote 304 et la Mort-Homme.

Plusieurs fois de suite, il renouvela ces efforts, mais les feux conjugués de nos mitrailleuses et de nos batteries arrêtaient chaque fois son élan, causant des pertes importantes dans ses rangs. En fin de journée, quand cessa le combat, l'adversaire n'avait obtenu que ce résultat bien mince en vérité de pouvoir pénétrer dans une de nos boyaux de l'est de la cote 304, qui nous appartient toujours et qui, au surplus, est encore éloigné de Verdun de plus de quinze kilomètres.

Suivant la méthode dont ils ont déjà usé précédemment et qui consiste à faire pression sur nos deux ailes à la fois, les Allemands ont mené simultanément sur la rive droite une affaire parallèle préparée également par un bombardement violent.

A plusieurs reprises, ils ont foncé sur nos positions établies entre le bois d'Haudromont et le fort de Douaumont; ils ont réussi à prendre pied sur une longueur d'environ 500 mètres dans notre tranchée avancée qui était d'ailleurs très proche de la leur dans la partie ouest du secteur visé, c'est-à-dire au sud d'Haudromont; mais au centre et à l'est du front attaqué, devant le village et le fort de Douaumont, leurs assauts compacts furent partout brisés.

Ainsi d'une part, l'adversaire n'a pas atteint sur la rive gauche la cote 304 qu'il se proposait d'enlever, et, d'autre part, sur la rive droite il n'a pas davantage forcé nos positions frontales devant Verdun.

Pourtant, l'état-major allemand joua le grand jeu et son effort fut considérable; mais il devient de plus en plus évident que les résultats obtenus par l'ennemi ne correspondent pas à l'énormité des moyens qu'il met en œuvre, ni à l'effrayante consommation d'hommes qu'il subit.

Reims bombardée

Châlons-sur-Marne 7 mai. — Jeudi soir, entre six heures quarante-cinq et sept heures quinze, les Allemands ont envoyé 37 obus de gros calibre; vendredi matin, entre dix et onze heures, 14 obus.

La Conscription en Angleterre

Un Discours du major-général Lloyd

Londres, 7 mai. — Sir Francis Lloyd, qui commande le district de Londres, dans un discours prononcé aujourd'hui en faveur de la conscription, a dit : « A Londres seulement, nous avons eu 60,000 hommes hors de combat. On pourrait chercher dans toute l'histoire militaire anglaise, et on ne trouverait rien de comparable à cela. Cependant, on a dit que si elle voulait la victoire, elle devait fournir des hommes et toujours des hommes. »

Il a ensuite fait l'éloge de lord Kitchener, qui a été le premier à prévoir que la guerre durerait trois ans, et qui a averti la nation que si elle voulait la victoire, elle devait fournir des hommes et toujours des hommes.

Une Confirmation et un Démenti de l'Amirauté anglaise

Londres, 7 mai. — L'Amirauté annonce qu'il est exact que deux aéroplanes ont été manquant. Le corps d'un aviateur a été retrouvé à la mer; la ceinture de sauvetage d'un observateur a été également retrouvée dans les mêmes parages. L'aéroplane semble être entre les mains des Allemands.

Par contre, il est faux que les Allemands aient coulé le sous-marin « E-31 » à coups de canon, ce bâtiment étant retourné à sa base.

En Russie

LE TSAR SUR LE FRONT

Pétrograd, 7 mai. — L'empereur est parti pour le front.

L'Intensité de la Guerre aérienne s'accroît partout

Pétrograd, 7 mai. — Avec la venue du temps chaud, les aviateurs allemands ont beaucoup développé leur activité, principalement sur le front septentrional.

Vois et reconnaissances sont habituellement entreprises par des appareils isolés qui se maintiennent à une grande altitude, s'efforçant de traverser la ligne de feu sans être aperçus.

Plus fréquemment cependant les buts de ces raids sont agressifs. Quand plusieurs aéroplanes y participent et afin de frapper plus juste, les aviateurs volent relativement bas, généralement à portée du feu de l'artillerie. Les blindages des derniers aéroplanes ne sont efficaces que contre les balles et sont impuissants vis-à-vis des obus. La semaine dernière, sur le front septentrional, notre artillerie a descendu quatre appareils.

Suivant les dernières informations, une dizaine de zeppelins opèrent maintenant sur ce front. Malgré leur puissant armement ils évitent les rencontres avec nos aéroplanes en raison de la vulnérabilité de leur enveloppe.

LES TRAHISONS DE LA BULGARIE

Pétrograd, 7 mai. — M. Pachitch a fait aux journalistes russes les déclarations suivantes :

« Croyant fermement, avec toute la nation serbe, à la victoire finale des alliés, il me semble opportun de préciser quelques principes sur lesquels se fonde la politique bulgarienne dans son effort politique balkanique en général et plus particulièrement en ce qui concerne la Serbie. »

« Je suis heureux de constater que les aspirations serbes ont trouvé auprès des puissances amies un assentiment complet. Les grandes puissances nous ont promis de les soutenir par tous les moyens. La question macédonienne, n'existe plus. Elle a pu exister au moment où la Serbie et les alliés ont espéré pouvoir créer une entente serbo-bulgare; ce qui nous permettait d'entretenir des relations de bon voisinage entre ces deux pays. Mais depuis le moment où la Bulgarie est entrée en guerre contre la coalition antigermainique, la question de Macédoine a, par la même, cessé de sa poser. »

« Nous autres Serbes, nous ne pouvons plus espérer, avoir un jour en la Bulgarie une voisine avec laquelle il serait possible d'entretenir des rapports sincères. Je voudrais à ce propos éclairer un point d'histoire laissé dans l'ombre jusqu'ici. Le passage de Bulgarie dans les rangs ennemis est leur quatrième trahison; à notre égard. La première remonte à la veille de la guerre gréco-turque. Nous avions contracté avec Sofia, à cette époque, une entente pour nous soutenir réciproquement contre l'ennemi commun. Les Bulgares eurent donc à révéler la teneur de ce arrangement à Constantinople pour obtenir de la Porte quelques avantages. »

« Peu de temps avant l'annexion de la Bosnie, nous contractâmes un deuxième accord avec nos voisins et pour la seconde fois, nous fûmes trahis par eux. Cet accord fut, en effet, porté à la connaissance du gouvernement de Vienne et la Bulgarie, en échange, obtenait la reconnaissance de son indépendance par la monarchie dualiste. »

« La troisième félonie fut celle de 1913, présente à toutes les mémoires, et la quatrième fut la réunion de la Bulgarie aux empires centraux. »

« Parlant de la nécessité d'un accès serbe à l'Adriatique et de la possession d'une partie du littoral de cette mer, M. Pachitch a déclaré que tous les alliés sans exception sont d'accord pour reconnaître ce droit et cette possession aux Serbes. »

« La Serbie, a ajouté M. Pachitch, ne prétend pas jouer le rôle de puissance navale; ni posséder une flotte de guerre. Elle reconnaît volontiers à l'Italie la maîtrise de la mer Adriatique. »

Autrichiens et Bulgares échangent des Toasts en français

Genève, 7 mai. — M. Sturghk, président du conseil d'Autriche, a offert, à Vienne, en l'honneur de la délégation du Sobrane bulgare, un déjeuner auquel étaient invités les ambassadeurs d'Allemagne et de Turquie, les membres du gouvernement commun et les ministres autrichiens.

Le ministre a prononcé un discours au cours duquel il a rendu hommage au peuple bulgare, au souverain et à la « glorieuse » armée dont les exploits ne le cèdent pas aux plus brillants faits d'armes des autres alliés. « Mais cette paix qui nous cache encore son visage rayonnant, a-t-il ajouté, nous pouvons l'attendre et être passifs et confiants dans nos succès et nos méprisables ressources de toute nature, » M. Sturghk ne doute pas que cette paix doive signifier le triomphe complet de l'idée pour laquelle nous avons saisi l'épée. »

M. Sturghk, s'exprimant ensuite en français, a prié la délégation bulgare de transmettre à la glorieuse armée bulgare et à ses combattants les sentiments de bon voisinage de l'Autriche et il a terminé par un hurlement de l'honneur du roi Ferdinand et de la « chevaleresque » nation bulgare. »

M. Minichlof, vice-président du Sobranie, a répondu en français : « Au début du conflit européen, a-t-il dit, beaucoup ont cru que nous nous rangerions aux côtés de la Russie, mais il n'en fut pas ainsi, car vous avez reconnu notre droit à l'existence, et nous avons compris l'esprit qui régnait chez vous. C'est pourquoi l'armée bulgare, unie à la votre, lutte à la mort pour la grande cause commune. L'orage a terminé en faisant l'éloge de l'Autriche-Hongrie et rendu hommage à François-Joseph. »

En Albanie

LE FRONT ITALIEN ELARGI

Rome, 7 mai. — Un fonctionnaire italien, qui vient de quitter Vallona, affirme que le nouveau gouvernement, le général Placintini, a élargi son front de 60 milles, et que toute la ligne est formidablement retranchée et fortifiée.

Les forces italiennes et autrichiennes en Albanie sont à 20 milles de distance.

L'Entrée des Neutres en Egypte

Londres, 7 mai. — Les autorités égyptiennes, à la suite de l'arrestation en Egypte de quatre Grecs soupçonnés d'espionnage, viennent d'édicter des mesures spéciales concernant les sujets des pays neutres qui arrivent en Egypte ou en partent. Ils devront être porteurs, à l'arrivée et au départ, d'une autorisation individuelle du général commandant en chef.

Les Grecs qui veulent se rendre en Egypte devront demander cette autorisation par la légation d'Angleterre à Athènes. Ils devront fournir la somme d'une personne établie en Egypte, qui leur servira de garantie auprès des autorités égyptiennes.

Poste de T. S. F. saisi chez un Banquier hollandais

Rotterdam, 7 mai. — La police a découvert hier matin dans la maison occupée par le banquier P. M. J. G., avenue Mathesser, à Rotterdam, une installation complète de télégraphie sans fil. Tous les appareils ont été saisis.

Inauguration du Canal de Marseille au Rhône

Marseille, 7 mai. — Le canal de Marseille au Rhône, commencé en avril 1911 et continué activement pendant la guerre, a été inauguré ce matin, en présence de MM. Sambat, ministre des travaux publics, et Joseph Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, représentant le gouvernement.

Le canal a coûté 53 millions; il a 22 mètres de large et 3 mètres de tirant d'eau. Il mesure 11 m. 50 du niveau d'eau à la voûte du tunnel du Rove, dont les deux galeries se sont réunies ce matin, quand on a fait sauter le bouchon de 5 mètres d'épaisseur qui les séparait.

Arrivés ce matin à Miramir, par le rapide de Paris, les ministres se sont rendus par train spécial à Port-de-Bouc, et ont visité le canal de la Léna, dont l'ouvrage s'achève. Ils ont ensuite fait la traversée de la rive droite de Gignac et du souterrain du Rove.

LE BANQUET

Marseille, 7 mai. — Au banquet officiel qui a eu lieu dans une salle aménagée à l'entrée sud du tunnel du canal du Rhône à Marseille, M. J. Thierry, sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, a pris la parole après M. Charles Roux. En termes très élevés, le sous-secrétaire d'Etat a fait ressortir l'effort gigantesque fourni par toute la nation pour travailler dans la collaboration commune à la défense de la patrie. Faisant ensuite allusion à cette fête du travail réunissant sous la voûte du tunnel tous les collaborateurs de cette œuvre, il a ajouté :

« Vous nous donnez ici l'exemple d'une nation armée qui n'abandonne pas son avenir. Il faut que nous soyons prêts à l'œuvre de demain, c'est-à-dire à la préoccupation économique qui suivra l'heure de la victoire. Il faut que nous demeurions toujours unis en plein travail dans cette union sacrée qui doit être indissoluble et qui devra survivre à la guerre. »

M. J. Thierry a terminé en levant son verre à la plus grande France unie dans le travail pour sa prospérité future que nous donnera la victoire.

Après M. Thierry, M. Sambat a pris la parole. Après ces deux discours, longuement applaudis, le cortège a pris place sur deux remorqueurs et est rentré directement à Marseille.

Les ministres assisteront demain au défilé des troupes anglaises et rentreront ensuite à Paris.

Mort de M. André Renoult

Paris, 7 mai. — Nous avons le regret d'apprendre la mort au champ d'honneur de M. André Renoult, frère de M. René Renoult, ancien ministre.

M. André Renoult était âgé de trente et un ans. Il avait été atteint, à Crouy, d'une grave blessure, ayant nécessité l'opération du trépan. Le 3 mai dernier, il fut mortellement atteint par l'éclatement d'un obus.

Banquet offert aux Académiciens français

Madrid, 7 mai. — Sous la présidence de M. Azcarate, un banquet a été offert aux académiciens français. Parmi les invités se trouvaient M. Melquides-Alvarez, chef du parti réformiste; le recteur de l'Université, M. Périqueu, et diverses personnalités du monde politique, des sciences et des arts.

M. Azcarate prenant la parole, a dit : « Nous traversons une époque critique. Au-dessus des traditions, apparaissent de nouvelles idées qui viennent demander un droit nouveau. La France a toujours été le guide de pays latins. Il faut espérer que la présente crise guide également notre pays vers toutes les évolutions. La philosophie de M. Bergson sera profondément admirée et étudiée en Espagne. Elle convient parfaitement à notre caractère. Le désir de nous rapprocher de la France est la preuve de notre désir de nous rapprocher de l'Europe. »

M. Melquides-Alvarez, à son tour, a reconnu qu'avant la guerre l'opinion dominante était germanophile; cela tenait à la croyance que l'activité germanique, faite d'autorité et de force, avait raison de la nation française, que certains considéraient comme frivole, superficielle et incapable de résister au furieux élan du géant.

« Depuis, a ajouté l'orateur, nos sentiments ont changé; notre admiration est allée en augmentant en présence d'une telle accumulation d'héroïsme, qui fait de la France la patrie la plus immortelle qui ait jamais existé. »

« Je lève mon verre en l'honneur de la France et de ses alliés gardiens de la civilisation. »

Le recteur de l'Université a salué, au nom du ministre de l'Instruction publique, les académiciens français avec de flatteuses paroles pour chacun d'eux.

M. Imbart de La Tour, au nom de ses collègues, a remercié chaleureusement les intellectuels espagnols. Il a rappelé la noble conduite du monarque espagnol, qui console le désespoir des nombreuses familles des prisonniers et des disparus. Il a terminé en buvant à l'éternelle amitié de l'Espagne et de la France, et à l'idéal de liberté et de justice.

La Comédie-Française en Suisse

Genève, 7 mai. — Les artistes de la Comédie-Française sont arrivés hier matin à Leycein pour donner une représentation aux soldats malades. Deux mille soldats environ ont assisté à la représentation qui s'est terminée par la « Marseillaise », et au cri répété de « Vive la France ! » Les artistes ont été chaleureusement applaudis.

La Question des Cafés

Paris, 7 mai. — Le ministre du commerce vient d'instituer une commission chargée d'évaluer les stocks de café disponibles pour la consommation et d'examiner les questions concernant la taxation de cette denrée. M. Raymond, député de la Charente, ancien ministre, est désigné pour présider cette commission.

Sergent Renaud

Par Pierre SALES

XIII
Contrats de Mariage

Quinze jours s'étaient à peine écoulés qu'on ne parlait plus, dans la société parisienne, de la rupture du projet de mariage de mademoiselle Dickson avec le comte de Villepreux. Un mariage rompu, c'est chose si banale. Le projet d'union entre le comte de Villepreux et miss Edith Dickson devenait de l'histoire ancienne et faisait place à de nouveaux potins. D'autant plus que, tous ceux qui avaient été mêlés à ce drame intime vivant dans une retraite absolue, personne n'avait l'occasion de les voir, de les interroger, de prononcer devant eux quelque-une de ces phrases venimeuses qui font tant de mal.

Chez les Dickson, cette retraite s'expliquait tout naturellement par le besoin d'un peu de repos avant l'ouverture de la prochaine saison. Baradoux, facilement rentré en grâce auprès de ses amis, à qui il avait trouvé moyen d'expliquer sa conduite de la façon la plus naturelle, les dirigeait de nouveau, et ils étaient bien obligés de lui obéir encore aveuglément. Mais il ne se serait jamais relevés d'un tel désastre, et déjà Baradoux leur faisait entrevoir un nouvel ave-

nir encore plus beau que celui qu'ils avaient rêvé. Il parlait, maintenant, de faire d'Edith une duchesse, sinon une princesse.

Chez les Villepreux et leurs amis, le besoin de la retraite, de l'intimité, était si grand que ce genre de vie avait été adopté spontanément sans que personne en eût fait la proposition. On avait seulement convenu que, par égard pour la douairière, on se réunirait souvent à l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Et ce « souvent », c'était tous les jours. La vieille dame était assise vaste pour contenir les trois familles.

Dès le matin, Jean Renaud et mademoiselle Louison arrivaient de bonne heure. Henriette et Frédéric les attendaient dans les beaux salons du rez-de-chaussée qui étaient devenus leur domaine. Et Louison annonçait avec majesté :

Monsieur le vicomte de Bretecourt, Et Jean disait à son tour en riant : — Madame la comtesse de Villepreux.

Puis, les amoureux passaient leur matinée à combiner leurs graves projets. Déjà Louison avait fait porter à l'hôtel de Villepreux ses plus jolis meubles, des canapés, des bergères de ce délicieux XVIIIe siècle. On les avait placés dans le grand salon, où ils semblaient perdus. Et c'est là que les quatre amoureux tenaient leurs conférences, qui se transformaient bien vite en quatuor d'amour...

Le marquis baissait effroyablement. En quelques jours, il avait vieilli de plusieurs années. L'homme cassant, autoritaire, impertinent, qu'il avait été, n'existait plus. Il semblait un pauvre être, souffreteux, fin. Sa taille jadis si raide se courbait. Son visage se plissait, tombait. Et parfois son intelligence s'endormait. Il lui arrivait d'écouter les conversations sans les comprendre. Ou bien il oubliait les choses qu'on avait dites la veille. Parfois aussi, pour peu qu'on parlât de choses anciennes, il s'imaginait qu'on lui dressait des reproches et il courbait la tête. Les explosions continuelles de tendresse de sa mère et de sa femme pour Marie Renaud et pour maman Renaud lui causaient les plus cruelles souffrances. C'est alors qu'il sentait le plus vivement qu'on ne pouvait plus l'aimer, jamais, et que le seul sentiment qui lui restât en droit d'attendre de tous les siens, c'était un peu de pitié.

Et cependant, toutes ses tortures étaient imaginaires. Aucun des siens n'avait les pensées qu'il leur prêtait. Personne ne lui faisait sentir jamais à quel point il avait été coupable. On ne songeait qu'à l'entourer de soins, parce qu'on le voyait malade et malheureux. Son fils et sa fille avaient pour lui les plus délicates tendresses.

Ils agissent ainsi par devoir, se disait-il, et non par amour.

A la fin de vie, cet effroyable égoïste, qui n'avait jamais aimé personne, souffrait surtout de la pensée qu'il n'était pas aimé. Ni les caresses de ses enfants, ni l'affection qui lui témoignait maintenant sa mère, ni le pied de bonne amitié sur lequel le traitait Bretecourt ni l'amabilité cordiale de Marie Renaud et de son fils ne pouvaient lui arracher de la tête cette pensée continue, fixe, qu'on ne trouvait au trop qu'on devait attendre sa mort avec impatience. Il portait sa punition en soi-même, un remords effroyable qui ne lui laissait ni trêve ni repos.

Une seule personne ne lui avait pas entièrement pardonné : le notaire Florimont. Le digne officier ministériel trouvait qu'on

était beaucoup trop bon pour ce viveur, et si cela n'avait tenu qu'à lui, il lui aurait fait sentir souvent qu'on n'oubliait pas le mal qu'il avait causé. Mais le notaire, qui avait des accès de bavarde et d'indépendance lorsqu'il était tout seul dans son cabinet, redevenait l'homme le plus doux de la terre dès qu'il était en présence de sa fille. Et sa fille n'admettait pas qu'on manquât d'égards envers son futur beau-père. C'est elle qui, par sa gaieté, parvenait quelquefois à arracher le marquis à sa tristesse. Elle n'avait pas de mérite à cela : son fiancé le récompensait si gentiment !

Enfin, Bretecourt annonça que toutes les démarches étaient accomplies, tous les papiers en règle et qu'il n'y avait plus qu'à procéder à la conservation du bonheur des quatre amoureux.

— Et à la signature des contrats ! prononça Florimont en se frottant les mains.

Il était très fier de ces contrats, principalement de celui de sa fille, où il avait appliqué le régime dotal dans toutes ses beautés. C'était sa petite revanche contre Frédéric. Mais il avait compté sans Louison.

Et, le soir où, devant les trois familles réunies, il essaya de lire en bredouillant, le contrat de sa fille, celle-ci l'arrêta net : — Pardon, papa ! Qu'est-ce que c'est que ce contrat ?

— Mais c'est le tien, parbleu ! — Tu dois faire erreur, papa... — Et pourquoi ? — Parce que je ne me marie pas sous le régime dotal... — Mais, ma fille ! — Papa, je ne connais pas grand-chose à des grimoires de lois, mais je sais, pour te l'avoir entendu dire assez souvent, qu'avec le régime dotal, on ne peut pas toucher à un sou de son dot, et je veux être et je veux que mon mari soit maître de ma fortune. Il faudra recommencer ce contrat, mon petit père chéri.

Le pauvre Florimont fut abominablement déconcentré ; mais il le fut encore davantage lorsque Jean Renaud déclara que son

contrat à lui ne lui plaisait pas non plus. C'est que Florimont avait complètement « sabré » la famille de Villepreux. Dans le projet de Florimont, Frédéric et Henriette étaient abominablement sacrifiés.

En vain le frère et la sœur, soutenus par le notaire, essayèrent-ils de résister à la volonté de Jean et de Louison et de se désintéresser des questions d'argent ; Jean, parlant au nom de Louison comme au sien, fit la déclaration suivante :

— Des contrats ainsi rédigés sont une source d'ennuis pour les familles. Il ne plaît pas à mon amie Louison, pas plus qu'à moi, de signer des clauses qui sont blessantes pour ceux que nous aimons. Florimont faisait d'affreuses grimaces.

— Ainsi donc, reprit Jean Renaud, nous nous marions tout bonnement comme de simples gens qui sont entièrement l'un à l'autre, sous le régime de la communauté. Et voici comment seront réglées les questions d'intérêt que vous avez développées en beaucoup trop de pages, mon cher monsieur Florimont...

Mais, mon enfant, s'écria la douairière, c'est moi qui ai donné toutes ces indications à Florimont, je veux, par votre contrat avec Henriette, vous reconnaître comme propriétaire de cet hôtel ; c'est la seule façon dont nous puissions nous acquitter...

— Chut, grand-mère ! chut ! c'est ne regarder que Frédéric et moi. Obéissez-moi ! Si vous saviez comme j'ai mauvais caractère !... Voici ma volonté ! Votre hôtel ne cessera de vous appartenir qu'à votre mort. Alors seulement, il sera à Frédéric et à moi, et nous déciderons, en bons frères, de la destination qui devra lui être donnée...

— Vous voulez donc que je meure ? fit la douairière en souriant.

— Ah ! grand-mère, vivez cent ans !

J'espère bien que nous les dépasserons ! déclara tranquillement maman Renaud.

CHRONIQUE VINICOLE

Bordeaux, 7 mai.

Les affaires restent sans beaucoup d'activité, car l'esprit des intéressés est fixé sur la future récolte, et nous sommes encore dans la période très dangereuse.

Nous lisons dans un journal spécial :

« Le temps est irrégulier, tantôt superbe, tantôt pluvieux, ce qui n'est pas favorable à la vigne. »

« Cependant, en Gironde, les pousses ont une belle vigueur. Au contraire, dans l'Aude et l'Hérault, on a remarqué bien des bourgeons peu vigoureux. »

« En certains endroits, il faudra souffler et souffler avec le labourage trop tardif des vignes. »

« On remarque une quantité inusitée de bourgeons « gourmands » sur la souche des cépages précoces. »

« Quelques insectes, Hémoptères, chenilles sont signalés. »

« Dans les vignes d'aramon, les traitements antiphytomycomiques sont commencés. »

« Les gelées blanches qui ont eu lieu en Algérie, dans le courant d'avril, ont grillé seulement quelques bourgeons ; les dégâts n'ont pas été graves. »

« Les vignobles de la vallée de la Loire ont un aspect et donnent l'espoir d'un rendement qui compenserait celui de 1915, si les soins peuvent être bien donnés aux vignes. »

« Les prix se sont relevés, mais il se traite peu d'affaires : on revient à la cote de 70 à 75 fr. l'hecto, au-dessous de laquelle on était momentanément descendu. Les marchés régionaux sont très fermés. »

« Dans les autres régions, on signale comme prix pratiqués : Auvergne, 10 à 15 fr. le pot de 15 litres en vins de 1915 ; Ain, 130 à 150 fr. la pièce de 216 litres ; Bordeaux, 55 à 75 fr. le

tonneau ; Lot-et-Garonne, 140 à 175 fr. les 225 litres ; Basses-Pyrénées, 250 à 280 fr. les 300 litres ; Roussillon, 65 à 75 fr. l'hecto ; Aveyron, 70 fr. l'hecto. »

Dans le Beaujolais, on cote les crus classés de 200 à 300 fr. la pièce, les bons vins de ce cru de 170 à 200 fr. et les moins ordinaires de 145 à 175 fr. les 225 litres. En Saône-et-Loire, 150 à 200 fr. la pièce, et 225 à 300 fr. pour les cuvées supérieures.

« Rappelons que c'est le 7 mai qu'aura lieu à Beaune la vente des vins de 1914 des hospices. En Champagne, on paie les vins blancs ordinaires de 90 à 100 fr. l'hecto, et les rouges, 80 à 85 fr. En Algérie, les achats de vins de 1915, à 60 fr. l'hecto, ne continuent pas, les colons ne voulant plus vendre à ce prix. »

« Les cidres sont offerts à des cours plus bas encore que la semaine précédente ; mais les vendeurs escomptent une hausse aussi forte que les vins viendront à manquer dans deux mois... On paie de 25 à 25 fr. en gare de départ, pour les cidres ordinaires ; 27 à 28 fr. l'hecto les belles qualités. On prévoit que bien des cidres faits avec des pommes plus ou moins médiocres ne se conserveront pas cet été. »

HERAULT

Beziers. — Nous voici revenus aux cours qui se pratiquaient avant les événements de Verdun : on paie actuellement de 63 à 72 fr. l'hecto, non pris à la propriété.

Nous avons dit et répété, même au moment du plus grand calme, que la baisse, que rien ne justifiait, ne pouvait avoir de durée ; on voit que les événements nous ont donné raison. Avec un stock de 2 millions d'hectolitres pour passer six mois, il ne pouvait en être autrement.

— La Chambre de commerce de Beziers nous communique la cote officielle des alcools et des vins :

Alcools : 3/6 de marc, 86°, de 295 à 300 fr. ; 3/6

de vin, 86°, de 315 à 320 fr. ; eau-de-vie de vin de Beziers, 53°, à 165 fr.

L'hectolitre nu, pris chez le bouilleur, tous frais en sus.

Vins rouges : de 63 à 72 fr., selon le degré, qualité et conditions.

Vins rosés : de 61 à 63 fr.

Vin blanc : de 65 à 72 fr.

L'hectolitre nu, pris chez le récoltant, tous frais en sus.

PLUS DE MILDEW. — Employer l'Anti-Mildew américain « Yankee ». Concessionnaire H. de Kat, 124, g. d. Chartrons, Bordx.

ALCOOLS SUR PLACE

Alcools d'industrie. — Le disponible est coté de 290 à 310 fr., droits de douane acquittés, pour les alcools étrangers.

Paris. — Pas d'affaires, les alcools étant réquisitionnés.

— Taxe de fabrication. — 2 fr. 50 par hectolitre d'alcool pur.

Importation des produits étrangers. — Nous rappelons les dispositions législatives adoptées par les Chambres, laissant au gouvernement le droit de suspendre les importations de certains produits, parmi lesquels, dit-on, se trouvent compris les alcools étrangers. Nous ne pensons pas, toutefois, que cette interdiction s'applique à ces alcools, étant donné que l'Etat a fait des acquisitions considérables en vue de la fabrication des poudres.

Voici le texte du projet :

« Article premier. — Pendant la durée des hostilités, le gouvernement pourra provisoirement, par décret rendu en conseil des ministres, prohiber l'entrée des marchandises étrangères qu'il juge nécessaires de réserver en cas de prohibition, les marchandises

qu'on justifiera avoir été expédiées pour la France, ou qui auront été déclarées pour l'étranger avant la promulgation des décrets sus-visés, seront admises aux conditions du tarif antérieur.

« En cas de relèvement des droits, les marchandises qu'on justifiera avoir été expédiées pour la France avant la promulgation des décrets sus-visés seront admises aux conditions du tarif antérieur.

« Les décrets prévus au paragraphe premier seront soumis à la ratification des Chambres dans les trois mois qui suivront leur promulgation. »

RHUMS

Navires attendus. — « Caravelle » et « Edith-Cavalli ».

Rhums Martinique, Guadeloupe, Réunion, sans ventedans.

Régulation. — Le chargement de rhum porté par le steamer « Hermine » est réquisitionné seulement pour 50 %.

Rhum Demerara. — Cours de 315 à 400 fr. l'hectolitre logé, degré tel quel, non dédouané.

Rhum Jamaïque. — Cours de 315 à 400 fr. l'hectolitre logé, degré tel quel, non dédouané.

Rhum Antilles. — Cours de 315 à 400 fr. l'hectolitre logé, degré tel quel, non dédouané.

Stock des rhums en douane au 30 avril 1918 : Martinique, 963 hectos ; Guadeloupe, 3 hectos ; Réunion, 15 hectos ; divers, 135 hectos. Ensemble 1.121 hectos contre 1.395 hectos l'an dernier.

Le Directeur : Marcel GOUNOUILHOU.

Le Gérant : Georges BOUCHON.

Bordeaux
Imprimerie GOUNOUILHOU
rue Guiraud, 11.
Machines rotatives Marlinoni

LE SULFATE DE COUURE MANQUE LE TRINIDEM NE MANQUERA PAS

Les nombreux viticulteurs ayant remis des ordres de Trinidem n'en manquent pas. Un certain retard s'est produit devant l'abondance des ordres, bien que les usines du Colombier marchent jour et nuit, mais des milliers de kilos s'expédient quotidiennement.

La nouvelle usine électrique d'acide sulfureux permettrait, la combinaison s'établissant de l'anhydride sulfureux avec le formol, donnant l'acide méthanol sulfureux, invention essentielle et base du Trinidem, fonctionnant depuis quelques jours sans interruption.

A partir de fin mai, l'usine du Colombier mettra en vente le Saus-Cuivre bordelais, ou di-méthanal di-sulfate de fer, également à base d'acide méthanol sulfureux. Comme le Trinidem, le Saus-Cuivre bordelais, dont le prix de revient n'atteint pas 4 fr. par barrique de 225 litres, supprimera et remplacera à lui seul soufrages, sulfatages, insecticides et sulfures, permettant, étant préventif, curatif, mouillant et adhérent, de sauver la récolte, de faire plus et de mieux vite.

Le sulfate de cuivre sera de plus en plus rare et cher. Il est prudent d'essayer un produit qui le remplace avantageusement en évitant l'action pernicieuse du cuivre sur nos vins.

Pour tous renseignements sur le Trinidem et le Saus-Cuivre bordelais, écrire à notre confrère Frantz Malvezin, technicien à Caudéran.

VENTE APRES DECES

Le mardi 9 mai, à 1 h. 45, à l'Hôtel des Ventes, rue Voltaire, 115, et couchés, armoire à glaces, armoire-lingerie, tables, sièges, linon, vestiaire.

M^o BOUDIN commissaire-priseur.

ADJUDICATION

Le 16 juin 1918 de la HOUILLE nécessaire aux hospices civils. Communication du cahier des charges à l'Economat, cours d'Albret, 91, Bordeaux.

ADJUDICATION

Le 16 juin 1918 du BOIS DE CHAUFFAGE nécessaire aux hospices civils. Communication du cahier des charges à l'Economat, cours d'Albret, 91, Bordeaux.

OCASION A SAISIR.

Belle machine à écrire neuve, visible, bicyclette, tabouret, etc. Prix très bas, 52, allées Tourny.

ON DEMANDE

des jeunes gens de 17 ans et manoeuvres aux pièces et à la journée. Tannery de Bordeaux, q. Brazza, Bastide.

CAMIONNEUR

muni d'expérience clientèle références est demandé Usine R.O. DEL, 37, rue du Jardin-Public.

AV

FOIN de qualité. For. Fougues, chât. Favol, Carbon-Bis.

SUIS

ACHETEUR de toutes quantités vins rouges et blancs vieux, paiement comptant à 2.000 francs selon crus et qualité. Apporter échantillons directement, on traitera immédiatement. Maison C. Berger, 31, cours d'Espagne, Bx.

Automobiles d'Occasion

ETAT NEUF

LOIRAIN DIERICH 12 HP, 4 cylindres, torpédo, 4 places.

MOTOBLOC 13 HP, 4 cylindres, torpédo, 4 places.

CHARRON 12 HP, 4 cyl., torp., 2 places et spider 2 places.

VINOT BECQUINAND 9 HP, 4 cylindres, torpédo, 2 places.

ROLAND-PILAIN 15 HP, 4 cyl., torpédo, 2 pl. et spider 2 pl.

VOITURE DODGE, 1re marque américaine, torpédo, 4 places, démarrage, éclairage électriques, 5.800 fr. A. MALEVILLE ET PIGEON, 6, pl. Bezaces, Libourne.

LEÇONS AUTO

BURGALASSE, 100, r. Judaïque, Bx.

ON DEMANDE

ouvriers potiers, gouverneur de cylindres et conducteur de machine papeteries minces. Bonne situation. — Ecrire VARNIER, Agence Havas, Bordeaux.

Mme VENOLA, 44, rue du Loup.

A VENDRE

le MACHINE à imprimer, dite réaction système Marlinoni, fort mat 114/115.

le MACHINE à plier les journaux et brochures, système Carlson quadruple colombier ; s'adresser M. A. Villatte, à Arbes (Hautes Pyrénées).

de toutes quantités vins rouges et blancs vieux, paiement comptant à 2.000 francs selon crus et qualité. Apporter échantillons directement, on traitera immédiatement. Maison C. Berger, 31, cours d'Espagne, Bx.

POCHES EN PAPIER

AUGMENTATION DES TARIFS

On demande ouvrières et apprenties depuis 13 ans. On gagne de suite. Travail assuré.

18, RUE DOM-BEVENNE, près l'Abattoir, Gare du Midi.

ACHAT

coupons, litres étrangers, turcs, bulgares, autrichiens, mexicains, etc. Ecrire : E. L. G.

AVANCE

Arnould, 100, rue de la Croix-Blanche, Bx.

A LA

GLACIERE, 14, chem. des Ecoles, on achète de tout.

A V

eau, gaz, Px 12.000 fr. Ad. J. J.

ACHETERAIS

maison ou échoppe. Gaillard, 1, r. Toulouse.

SCIEUR

AFFUTEUR demandé. Aucanne et Cie, Bastide-Bdx.

Bois de charmes 60 billes ou plateaux. Sehars, 478, r. Bégès.

ARTIGUES

par Cenon, foin sur pied à vendre. St Emile Bougre.

BOULBIERS

demandés Usine à gaz ne à travail de Ploegres (Cher). Travaux suivis.

Caisnes 25 frontonnans à vendre 3 fr. 25, qual Bordeaux. Ecrire Mme Bertrand, 14, r. Gensonnet.

FORCE

ELECTRIQUE 35 chevaux disponible, près gare. S'ad. L. Baqué, Barcelonne-du-Gers.

PIANOS

marqué, Accords, Répar. Bousty, 4, r. Guiraud.

A SAINT-PROJET

82, 84, 86, rue Sainte-Catherine (Place Saint-Projet)

COLS MARIN garnis galons ou cravates assorties. 0'95

Tous nos FORMES nouvelles, n° dans fillets assortis, depuis 1'95

DOUBLES GUIRLANDES Valeur 3'75. Lundi 1'95

RAYON DE LAYETTES l Pelisses, Peleries, Hobes, nansouk et piqué. Langes Bavarois, Brassières, Béguins. Prix sans concurrence

MAISON J. MAURIN

FIGUES extra pour Boisson, 0'45 le demi-kilo

CHICOREE, 20 centimes le paquet de 100 grammes net

25.000 francs de Bénéfice net

A réaliser pendant la campagne 1916-1917, comme cela a eu lieu dans chacune des campagnes 1914 et 1915, et exploitant à Bordeaux une Spécialité militaire. Traité de simplicité, correspondance et expéditions pendant 6 mois. L'organisation est parfaite. Il n'y a qu'à continuer la même méthode. La preuve des résultats obtenus ressort des récépissés d'expéditions faites c/remboursements.

Marchandises y comprises on cède pour : 15.000 fr. au comptant.

« Bordeaux-Transactions », 6, pl. Foudaudège (3 a c)

VIN VIN TABLE, 185 fr. barrique de dom., tous droits compris. For. Miro, Ag. Havas, Bx.

VINS Gros, détail. Expédition directe de la propriété. Ec. Sartre, 2, r. Poq-Mollière, Bx.

80 VIN EXTRA 80 VIN EXTRA 80 VIN EXTRA 80

CIDRE PUR JUS extra, 25' Depuis, l'hecto 75'

VIN ROUGE supérieur, 75' Depuis, l'hecto 75'

SIMON, 66, Falcaterie Berc. Th. 506

CIDRE extra, 45 fr. la barrique, Ec. Leparat, Brissac, Bx. Laroque Timbaud (L-et-G.)

CAFE PERNAU, mélangé hors ligne, réclame 2850, 7, r. M.-Mondalgne

CAMIONS WICHITA

Agence pour le Sud-Ouest : Amoureux Monpont (Dordogne)

REPARATIONS toutes marques de mach. à cr., à calc. p. mécat. cien spécialiste, prix mod. Inter-Office, 62, all. Tourny, Tél. 9-61.

JEUNE FILLE, 19 ans, dactylographe, connaissant espagnol, latin, anglais. Mieux, Laroque, Ec. M. Bulles, 29, r. du Cancéra.

VOIES URINAIRES. — La SYPHILIS ne guérit que par injections de 606. Clinique Wassermann, rue Vital-Carles, 23, Bordeaux. Guérison en une séance des Stréptococcose et des écoulements.

GOUTTEUX. — Rhumatismes, évitez les crises du Printemps par la botte, 1 fr. 25 par poste, A la Croix Verte, rue Rémusat, Toulouse

AUXILIAIRE le région demandant de permittant 17e ou 18e région. Ec. Lacaize, r. Raymond, AGEN.

BOU LANGERIE à céder, plein rapport, près Bordeaux, cause décès. Prend, adr. B. Jnal

Pour faire bonne bière à 9 centimes le litre, écrire tous à la maison Dubos, 80, rue de Bégès.

ON DEM. monteuse sur forme et cordonnier pour charnières cousu main. 18, cours d'Espagne.

ON DEMANDE à louer, à proximité des Docks, de grands hangars vides avec terre-pleins. Adr. immédiatement toutes offres R.T.T., hôt. Normandie, Bx

A VENDRE voiture tract Sizar et Naudin 10 HP, 2 places et spider. 60 à l'heure en palier, marche garantie. Ec. v Durand et fils, Montpoussin (L-et-G.)

Jolie chambre à louer pied-à-terre ou à demeure dans maison particulière plein centre. Ecrire Labaste, Agence Havas.

PERDU une portière auto en cuir Croix-d'Orlins et Passac. Prière de me faire parvenir à J. de Tourny, 1, Bx. Récomp.

JE NE FUME QUE LE NIL

Mariage Moderne

PAR RESCLAUZE DE BERMON

Pourvu qu'il m'aime, pourvu qu'il me soit fidèle, les étoiles peuvent tomber et le soleil se voiler la face. Le foyer de lumière et de chaleur qui est en moi suffirait à éclairer et réchauffer le monde.

17 mars.

Si je me laissais aller à la tentation de biffer dans mon journal tout ce qui m'en déplaît, ce ne serait plus qu'un informe bouillon. Le conserver, tel qu'il a jailli de mon cerveau ou de mon cœur, est un principe absolu.

C'est à cela, seulement, que ma dernière phrase doit de ne pas disparaître. Non qu'elle ne traduise mes sentiments. Elle est essentiellement vraie dans son monstrueux egoïsme. C'est l'équivalent du fameux : « Après moi, le déluge », mais sous la forme

anoupée d'une phraseologie dont j'ai horreur.

Redevenue maîtresse de mes esprits, je serai plus simple aujourd'hui ; pour dire que Roger est le plus adorable des maris et moi la plus heureuse des femmes, je ne chercherai pas de grands mots.

Gaston m'a fait, cette après-midi, sa seconde visite. On le sollicite pour se mettre à la tête d'une liste conservatrice qui va entrer en lutte dans de prochaines élections, avec la municipalité actuelle, démissionnaire à la suite de difficultés financières.

— Quelle étiquette prendrez-vous ? ai-je demandé.

— La nôtre. Je suis l'ennemi des compromissions. Si, pour beaucoup, la politique n'est que le plus malpropre des commerces, je n'en conserve pas moins le respect de la marchandise. La confusion des étiquettes est aussi dangereuse sur les candidats que sur les bouteilles. On risque d'absorber du poison en croyant se reconforter avec un cordial.

Gaston réussira parce qu'il est très aimé dans le village. Je lui ai demandé si un premier succès ne l'engagerait pas à se lancer dans la politique.

— Peut-être tenterai-je le Conseil général, m'a-t-il dit. Je suis disposé à faire tout le bien possible dans mon petit coin pourvu qu'on ne me demande pas d'en sortir.

— Alors, pas de députation ?

— Oh ! cela, jamais !

La concours actin qui prêterait mon père à

Gaston nous a amenés à parler de mes parents. J'ai dit quelle peine ils me faisaient en renvoyant toujours à plus tard leur voyage à Paris.

— Ce sont des enracinés comme moi, a répondu Gaston. Il y a trente ans, me disait M. de Norande, qu'il n'a pas dépassé un rayon de deux cents kilomètres. Leurs occupations les retiennent. C'est un réseau de liens très fins, très menus, mais auxquels le temps et l'habitude donnent une singulière ténacité.

Rappelé par cette question d'élection, Gaston quitte Paris demain. Si, au cours de sa première visite, ma physiologie avait trahi un peu de ma tristesse, aujourd'hui, le bonheur reconquis devait illuminer mon regard. Ce n'est peut-être pas très généreux, mais je tiens à ce que Gaston sache bien que je suis heureuse.

15 avril.

Roger est chargé d'aller faire des études sur le chemin de fer qui doit relier la France et l'Espagne, d'Ax à Ripoll, en passant par le col de Puymauren.

La pensée de l'accompagner, de faire à nous deux une petite fugue amoureuse, de revoir le beau pays de Cerdagne, de coucher dans des auberges ou sous la tente, de mener enfin une sorte de vie d'aventure avec mon grand mari pour guide et protecteur, m'a causé une joie d'enfant.

Roger s'est efforcé de calmer cet enthousiasme, en ne me laissant pas ignorer, le malin, que la nuit pourrait être pour lui un

cruel embarras et gêner ses travaux qui l'amenent en plein pays perdu.

Il me semblait possible, tout au moins, de fixer à Puycedra notre quartier général. Mais voilà que mon mari en sera peut-être éloigné des semaines entières, et, en mal subit de jalousie, il ne veut pas exposer son trésor aux aventures galantes des hidalgos.

Si bien qu'il m'a démontré par A + B, en bon mathématicien rompu aux démonstrations difficiles, que la Sagesse — avec un grand S — nous condamnerait à une séparation bien dure, mais qui s'efforcera d'abréger.

Eh bien ! moi, je n'en veux pas, de la séparation. Le petit lac de Puycedra me tente. J'y entrevois des images délicieuses de solitude à deux. Et puis, j'ai besoin de changer d'air. J'en ai assez, de mouvement et de bruit — mon rêve d'autrefois !

Aussi, j'espère bien que, dans cette affaire, mon despotique époux n'aura pas le dernier mot. Et il ne veut absolument pas de moi, si c'est tout à fait désobligeant et impossible que de m'amener là-bas, eh bien ! j'ai passer le temps que durera son absence auprès de mes parents.

D'abord, je ne serai pas seule, et puis, je me sentirai moins loin de lui. Outre ce paysage doit être vert et fleurissant, les jardins publics et les Champs-Elysées sont un enchantement.

Cette après-midi, un délicieux bambin a manqué me faire trébucher en envoyant son cerceau dans ma robe. Sa gouvernante l'a

grondé. Il est devenu tout rose ; moi, je me suis baissée pour l'embrasser. Quand donc en aurai-je plus de ces amours, et ne serai-je plus condamnée à ces caresses rapides que je prends furtivement, comme on vole ?

15 mai.

Bien entendu, nous avons, Roger et moi, assisté au mariage ; depuis, je suis retournée au Salon plusieurs fois, tantôt avec Marguerite, tantôt avec madame Saint-Clet, tantôt avec des amis.

Maintenant, je connais à peu près toutes les toiles devant lesquelles il vaut la peine de stationner, et je m'ours d'en venir fermer, pendant quelques heures, avec mon mari, dans ce temple de l'art, pour faire à nous deux notre petit jury. Mais, toujours, Roger s'est défilé sous un prétexte quelconque.

J'ai insisté, ce matin, lui disant que j'étais assise à la liste des personnes auxquelles je pourrais me joindre et qu'il devrait bien m'accompagner, ne fût-ce qu'une fois. Il m'a gentiment renvoyée à son premier jour de liberté. Mais, de la liberté, il en a quand il veut s'en donner. En voici la preuve.

Un peu énermée par les atermoiements de Roger, j'ai pris une grande décision. Il ne voulait pas venir avec moi ; j'en ai fait ma